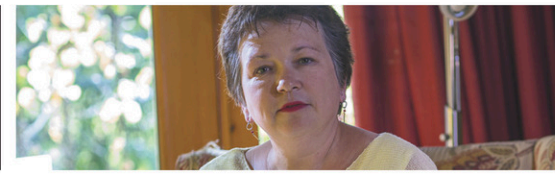


L'équipée d'un incapable, selon **Julie Mazzieri**
Page F 4



Une lecture de la société avec **Josée Boileau**
Page F 5

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 30 SEPTEMBRE ET DIMANCHE 1^{ER} OCTOBRE 2017

La fin d'un cycle

Jean-Simon DesRochers clôt *L'année noire*, un roman sombre et colossal

CHRISTIAN DESMEULES *rêves* (2013), en passant par *Le sablier des solitudes* (2011).

Au 8^e étage d'un pavillon de l'Université de Montréal, Jean-Simon DesRochers reçoit dans son bureau, avant l'un de ses cours de création. L'espace est aussi bien rangé que ses romans sont foisonnants et parfois malpropres. Sur le bureau, Bakhtine côtoie sagement Bret Easton Ellis. Une œuvre tentaculaire de papier plié de sa compagne grimpe sur un mur, des étagères bien ordonnées nous enveloppent.

On y trouve surtout un écrivain avec les idées claires.

Second et dernier volume de *L'année noire*, «*Les certitudes*» se déroule de mai à octobre, après une suite d'événements tragiques survenus dans le premier tome. Le roman choral s'articule autour de la disparition d'un garçon de huit ans dans un quartier de l'est de Montréal, élément déclencheur de petits et de grands drames.

Six mois plus tard, Xavier Boutin-Langlois est toujours aux mains d'un réseau de pédophiles, un homme est en prison, un autre se croit condamné par la maladie, un pyromane escalade les degrés de sa perversion, un jeune poète *trash* est sur le point d'être publié. A coups de révélations familiales et de retournements, les questions y trouvent leurs réponses sans vraiment soulever la chape de plomb de leur existence. La noirceur enveloppe tout.

Avec ses 1100 pages en deux tomes, *L'année noire* fait également le lien entre chacun des romans précédents de l'écrivain, marqués du sceau de l'hyperréalisme. De *La canicule des pauvres* (2009), qui s'intéressait aux 26 locataires d'un immeuble montréalais pendant dix jours de chaleur suffocante, à *Demain sera sans*

Encore du souffle

Rencontré au printemps peu après la sortie du premier tome de *L'année noire*, «*Les inquiétudes*», l'écrivain avait laissé entendre être parvenu à la fin d'un cycle d'écriture.

«*Je suis à la fin d'un cycle à plusieurs niveaux avec L'année noire, qui est un projet un peu pharaonique*», confie Jean-Simon DesRochers, au terme de sept ans de travail et de beaucoup de planification. «*Cette tendance à créer une structure et à la peupler de personnages — une chose que j'adore faire et que je ne crois pas avoir épuisée —, je crois que j'en ai un peu fait le tour. J'avais vraiment l'intention cette fois d'aller au bout d'une manière de penser le roman.*»

«*Avec L'année noire*, poursuit l'écrivain de quarante ans, *j'avais un peu l'ambition de faire la synthèse de tout ce que je croyais avoir compris. Évidemment, quand on croit avoir compris, c'est qu'on n'a rien compris... Et j'ai découvert beaucoup plus de choses aussi quant à mon rapport à l'écriture, au flux de conscience, à la parole et surtout à propos de ce que j'avais envie d'écrire et de ne plus écrire.*»

Professeur débutant, romancier prolifique, scénariste occasionnel: on pourrait s'attendre à rencontrer un écrivain à bout de souffle. C'est pourtant tout le contraire. «*Après 1100 pages, je peux garantir que cette formelle, chez moi, dans les prochaines années, on ne la verra plus. Je suis allé au bout de quelque chose.*» L'écrivain a envie de phrases longues, de jouer avec les tonalités, envie d'écrire au «*je*», au «*tu*». «*J'ai faim, lâcheté, et j'ai envie de faire mille et une autres choses.*»

Lecteur vorace, de Carole David à Michael Delisle, en

VOIR PAGE F 4 : NOIRE



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Jean-Simon DesRochers est professeur débutant, romancier prolifique, scénariste occasionnel: on pourrait s'attendre à rencontrer un écrivain à bout de souffle. C'est pourtant tout le contraire.

ENTREVUE

Marie Darrieussecq pose un regard inquiet sur notre époque

« Ce n'est pas la fin du monde, mais c'est la fin de notre monde »

DANIELLE LAURIN
à Paris

« **O**n est en train de léguer à la génération de nos enfants une planète extraordinairement différente de celle sur laquelle je suis née en 1969, s'alarme l'écrivaine et psychanalyste française Marie Darrieussecq. *Ce n'est pas la fin du monde, mais c'est la fin de notre monde.* »

Un monde déshumanisé, dominé par les écrans et les robots. Un monde où règnent la peur et l'injustice. Où le clonage humain est devenu réalité... pour les plus riches. C'est le monde mis en place par l'auteure de *Truismes* dans son nouveau roman, *Notre vie dans les forêts*.

Ce monde est à nos portes, s'inquiète Marie Darrieussecq, rencontrée chez elle à Paris. «*On est dans un état d'angoisse. Rien n'est*

sûr. J'ai écrit mon roman avec un sentiment d'urgence. »

C'était en pleine campagne présidentielle française, le printemps dernier. «*Je n'étais pas du tout sûre que Marine Le Pen ne passerait pas*», précise la romancière, collaboratrice au journal satyrique *Charlie Hebdo*. Entre les deux tours de scrutin, elle a d'ailleurs appelé publiquement, avec une centaine d'artistes, à voter contre le Front national.

«*J'avais peur*, indique-t-elle. *Tout pouvait arriver. Bien sûr, ça s'est décalé dans mon écriture. Mon roman ne raconte pas cette histoire-là, mais politiquement, ça parlait de la même urgence.* »

Au centre de *Notre vie dans les forêts*: une psychologue en fuite nommée Marie. Avec un groupe de résistants avides de liberté, elle a réussi à tromper la vigilance des sbires de la société de

surveillance robotisée et s'est enfuie dans la forêt.

Se sachant condamnée, alors que son corps rafistolé de toutes parts tombe en morceaux, Marie entreprend dans l'urgence de témoigner par écrit du monde en déliquescence dans lequel elle a vécu. C'est une bouteille jetée à la mer, une sorte de testament qu'elle laisse, pour la postérité. «*Je sens le monde comme ça: un peu testamentaire*», glisse Marie Darrieussecq.

La peur du terrorisme

Notre vie dans les forêts se situe dans un futur proche, marqué par une série d'attentats terroristes qui ont semé la peur dans la population: peur dans les transports en commun, peur dans la rue, sur les terrasses des bistrot...

«*J'imagine un monde encore pire que celui d'aujourd'hui*, relate l'au-

teure d'une vingtaine de livres. *Les gens ne peuvent plus bouger beaucoup, il y a même des passages où ils sont confinés chez eux. On n'en est pas si loin: les jours des attentats, on nous demandait de rester chez nous.* »

Elle ne se voit pas du tout comme une «*paranoïaque complotiste*». Elle trouve que les gouvernements qui se sont succédé pendant les attentats en France au cours des dernières années ont agi comme il le fallait. Et elle accepte un certain niveau de surveillance pour la sécurité, dit-elle. «*Mais c'est une thin line*», laisse-t-elle tomber.

Un sentiment de peur l'habite, confie Marie Darrieussecq. Mais, en tant que mère d'un garçon et de deux filles (de 16, 13 et 8 ans), c'est pour ses enfants qu'elle dit



JACQUES DEMARTHON AFP

L'auteure à Paris, en 2013

VOIR PAGE F 4 : ÉPOQUE



33^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE

PRÉSENTÉ PAR
QUÉBECOR

**TROIS-RIVIÈRES
DU 29 SEPTEMBRE
AU 8 OCTOBRE 2017**

POÈTES INVITÉS

PRIX DE POÉSIE

- BOUCHER, Denise**
Grand Prix Québecor du Festival international de la poésie 2017
- BEAUMEL, Laetitia**
Prix Piché de poésie de l'UQTR 2017 + Bourse STDG
- LANDRY, Sophie-Anne**
Finaliste - Prix Piché de poésie de l'UQTR 2017
- SALMERON, Odelin**
Prix Jean-Lafrenière/Zénob 2017
- VEILLEUX, Laurence Lola**
Prix Félix-Leclerc de poésie 2017
- LAMBERT, Roseline**
Prix Félix-Antoine-Savard de poésie 2017
- LOJO, María Rosa (Argentine)**
Prix international de poésie Antonio Viccaro 2017
- MALPICA, Luis Armenta (Mexique)**
Prix de poésie Jaime-Sabines/Gatien-Lapointe 2017
- LESSARD, Rosalie**
Prix de poésie Alain-Grandbois 2016
- DE BELLEFEUILLE, Normand**
Prix de poésie du Gouverneur général 2016
- SAGALANE, Charles**
Prix de poésie Radio-Canada 2016
- BOULERICE, Simon**
Prix ANEL-AQPF 2016
- LAMY, Jonathan**
Prix Emile-Nelligan 2017
- PHELPS, Anthony (Haïti/Québec)**
Prix de l'Académie française 2017
- LEBLANC, Georgette (Nouvelle-Écosse)**
Prix Champlain 2016
- FILLION, Geneviève**
Prix Innovation en enseignement de la poésie 2017

POÈTES INTERNATIONAUX

- AITKEN, Adam (Australie)**
- 1 BA, Amadou Lamine (Sénégal)**
- BASSRY, Aïcha (Maroc)**
- 1 CABRERA PONS, Juan Carlos (Mexique)**
- CHERAMIE, David (Louisiane)**
- COCKBURN, Ken (Écosse)**
- DIALLO, Bios (Mauritanie)**
- POÈTES INTERNATIONAUX**
- DUNAEVSKAYA, Elena (Russie)**
- ELIAS, Olivia (Palestine/France)**
- ETTORI, Jean-Claude (France)**
- FRANÇOIS, Rose-Marie (Belgique-Wallonie)**
- GAGGERO, Aldana (Argentine)**
- 1 GIGLIO, Paula (Argentine)**
- IÑIGUEZ, Gustavo (Mexique)**
- LENKOWSKA, Krystyna (Pologne)**
- 1 MENDOZA, Cloy (Mexique)**
- MONTAGUT, Cinta (Espagne)**
- OUMHANI, Cécile (Belgique/France)**
- POZZANI, Claudio (Italie)**
- SI, Zhao (Chine)**
- TIMOL, Umar (Îles Maurice)**
- VANDEBRIL, Michaël (Belgique/Flandres)**
- 1 VILAR MADRUGA, Elaine (Cuba)**
- VILLANUEVA Tino (États-Unis)**

POÈTES RÉSIDANT OU AYANT ÉTÉ PUBLIÉS HORS-QUÉBEC

- BOLDUC, Monica (Nouveau-Brunswick)**
- HARRISON, Brigitte (Nouveau-Brunswick)**
- KONYVES, Tom (Colombie-Britannique)**
- LEBLANC, Raymond-Guy (Nouveau-Brunswick)**
- REQUIER, Pierrette (Alberta)**
- SHIKATANI, Gerry (Japon/Ontario)**

POÈTES QUÉBÉCOIS

- AUDET, Martine**
- BEAUCHAMP, Marjolaine**
- BEAULIEU, Germaine**
- BOUCHER, France**
- BOUDREAU, Geneviève**
- CARDUCCI, Lisa (Québec/Chine)**
- CHEVARIER, Corinne**
- CORRIVEAU, Hugues**
- COTNOIR, Louise**
- DESPATIE, Stéphane**
- DÉSY, Jean**
- DORION, Hélène**
- DUPRÉ, Louise**
- ELICEIRY, Rose**
- FERRIER, Ian**
- FOREST, Violaine**
- FORTIN, Catherine**
- GAGNON, Renée**
- GAY, Michel**
- GILL, Marie Andrée**
- LABRIE, Pierre**
- LAUZON, Nicolas**
- LÉTOURNEAU, Michel**
- MESTOKOSHO, Rita**
- MOLIN VASSEUR, Annie**
- PLEAU, Michel**
- POIRIER, Hélène**
- POISSON, Sylvie**
- QUERO, Alberto (Venezuela/Trois-Rivières)**
- SALDAÑA PARIS, Daniel (Mexique/Québec)**

1 Au moment où ce programme est entré sous presse, ce poète était en attente de visa ou d'AVE. Il est possible qu'il ne l'ait pas obtenu. Veuillez consulter le site fiptr.com pour obtenir l'information à jour ainsi que l'horaire détaillé du festival.

*C'est dans tes yeux
que je vois mieux le ciel*

Robert Choquette

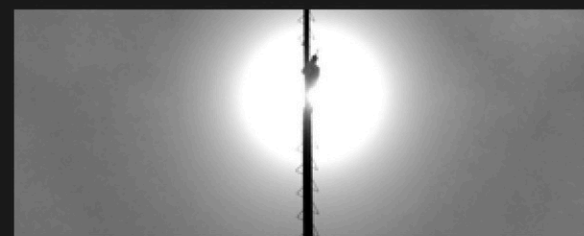
**10 JOURS • 75 POÈTES • 30 PAYS • 5 CONTINENTS
350 ACTIVITÉS • DANS LES BARS, RESTAURANTS, CAFÉS
ET GALERIES DU CENTRE-VILLE**

QUELQUES INCONTOURNABLES

POÉSIE AU POUVOIR
5 octobre à 17 h
Café Galerie L'Embuscade



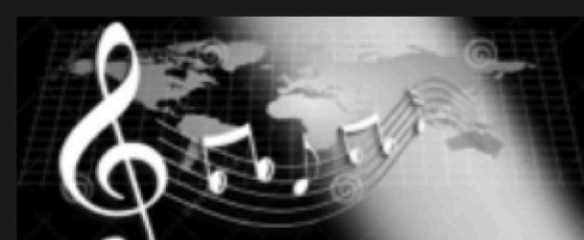
**CINÉ-POÉSIE :
MES NUITS FERONT ÉCHO.**
Film de Sylvie Goyette
5 octobre à 19 h 30
Séminaire Saint-Joseph



LE TEMPS N'EST QUE VOYAGERIES
Une histoire du poète Alphonse Piché
Racontée par Carolane Saint-Pierre
6 octobre à 20 h
Maison de la culture



**MUSIQUE DU MONDE ET
POÉSIE D'AILLEURS**
8 octobre 17 h
Maison de la culture



ET PLUS DE 160 MOMENTS DE DÉCOUVERTES CULINAIRES & POÉSIE
Chez nos restaurateurs : Au Four à bois, Il Circo Pâtes et Passion, Le Lupin, Le Manoir du Spaghetti, Le Rouge Vin, Le Sacristain, Café Bar Zénob, L'Embuscade Café Galerie, La p'tite Brûlerie, Marché Notre-Dame, Nys Pâtissier, Pompon Laine Café, Hôtel Oui GO!

GRANDE SOIRÉE QUÉBECOR DE LA POÉSIE

Samedi 7 octobre 20 h

20 poètes sur scène à la Maison de la culture avec la musique du Duo Contra-Danza

ENTRÉE GRATUITE
Laisser-passer obligatoire

Disponibles au 819 380-9797 / 1 866 416-9797 (sans frais) ou enspectacle.ca

Québec

livresgg.ca
Prix littéraires du Gouverneur général
Conseil des arts
Canada Council
for the Arts

Patrimoine
canadien
Canadian
Heritage

Canada

ORGANISATION
INTERNATIONALE DE
la francophonie

UQTR
Savoir.
Surprendre.

Commission du droit
de l'auteur
Public Lending Right
Commission

LE DEVOIR
Libre de penser

trois-rivières

FIPTR.COM

LIVRES
FICTION

Seul contre les loups

Avec *L'habitude des bêtes*, Lise Tremblay nous entraîne en terrain connu

CHRISTIAN DESMEULES

Marqué par le temps qui passe, alourdi par la vieillesse et par la mort qui rôde autour de quelques personnages, comme une meute de loups qui assiège un village, *L'habitude des bêtes*, le cinquième roman de Lise Tremblay depuis *L'hiver de pluie* en 1990, est éclairé par la lumière grise de l'automne.

Dans un village du Saguenay, des orignaux mutilés, morts ou blessés ont été récemment découverts. On soupçonne vite qu'ils ont été attaqués par une meute de loups qui rôde depuis peu dans la région.

Dentiste retraité, longtemps passionné de chasse et de pêche — jusqu'à piloter son propre hydravion —, celui que tous appellent encore «docteur Lévesque» est le témoin plus que l'acteur d'un sombre branlebas de combat.

Originnaire de Montréal, ce sexagénaire a été l'un des premiers «étrangers» à acheter un chalet dans le village. Et même après vingt ans, on considère toujours sa présence comme une sorte d'anomalie. Installé à temps plein dans son chalet après son divorce, il ne chasse plus et y vit tranquillement seul avec son vieux chien, Dan, qu'un Amérindien lui avait mis entre les mains il y a longtemps. Son chien, explique-t-il, lui a en quelque sorte rendu un peu de son humanité.

Autour de ce loup solitaire gravitent une vétérinaire, un voisin qui «ne se trompe jamais sur les bêtes ni sur les humains», Rémi, et une femme de 83 ans, ancienne propriétaire du dépanneur local qui vit seule dans son chalet, Mina, prête à regarder la mort en face et sans ciller.

Un peu plus loin, il y a sa fille psychotique qui souffre de «troubles de l'identité de genre» et qui veut se faire amputer les seins. Est-elle transgenre? Elle ne cherche pas davantage à devenir un homme: elle ne veut rien qui dépasse.

«Elle répétait qu'elle voulait être rien.»

Préoccupé par la condition de sa fille, souffrant d'insomnies chroniques, inquiet des tensions qui secouent le village et désemparé par la mort prochaine de son chien malade, le narrateur de *L'habitude des bêtes* semble marcher au bord d'un précipice.

Tout comme la fille du narrateur cherchant à faire disparaître tout «ce qui dépasse» de la surface de son corps, quelques chasseurs du village vont se mettre en tête d'éliminer les loups, ennemis immémoriaux de l'homme venus déranger leurs petits privilèges et leurs habitudes confortables de prédateurs.

Alors que le village est sous tension et que son monde se met à tanguer, son propre instinct de survie lui dicte encore la prudence et l'isolement. «J'ai appris il y a longtemps à ne pas me mêler de ce qui se passe au village. Ils sont comme les loups, ils vivent en meute et se protègent. Ils peuvent s'entre-tuer, mais ne t'avisent pas d'intervenir, même la victime va se retourner contre toi.»

Un corps étranger qui remet en question l'homogénéité d'un écosystème isolé, des magouilles de campagne et des secrets ataviques: c'est un terrain marécageux déjà exploré avec force par Lise Tremblay, on s'en souvient, avec les nouvelles de *La héronnière* (2003).

Si la manière semble être proche, l'écrivaine née à Chicoutimi en 1957 revisite ces espaces de la fiction au moyen de phrases qui ont la tonalité sèche du compte-rendu, sans véritable souffle et sans beaucoup d'éclat non plus. Un cru plus faible.

Collaborateur
Le Devoir

L'HABITUDE DES BÊTES
★★★★/2
Lise Tremblay
Boréal
Montréal, 2017, 168 pages



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

La crise étudiante devient dans le dernier opus de Biz, alias Sébastien Fréchette, un facteur de brassage entre les générations.

Un second souffle

La chaleur des mammifères, quatrième roman de Biz, s'inspire du Printemps érable de 2012

CHRISTIAN DESMEULES

À cinquante-cinq ans, divorcé après vingt et un ans d'un «mariage usant», René McKay semble être au bout du rouleau.

Malgré tout, sa lucidité morose le pousse à philosopher: «Le temps lézarde tout, même les pierres les plus solides. Les plus beaux souvenirs se fanent, les meilleurs vins déperissent. Comment pourrait-il en être autrement pour l'amour? L'amour aussi vieillit. C'est inéluctable. Il se ride, se dessèche et s'atrophie. Rien ne résiste au passage du temps. Pas même l'amour. Surtout pas l'amour.»

Sans surprise, le cynisme est l'un des sujets de recherche de ce professeur de littérature à l'université qui a de moins en moins envie d'enseigner, amateur de Houellebecq qui affuble ses collègues du département de surnoms savoureux:

la Pute, le Dragon, Ti-Coq ou La Corriveau.

Personnage amer, prof blasé et intraitable, homme à la sexualité frustrée, le narrateur de *La chaleur des mammifères* a l'impression de manquer d'outils «pour décoder le réel». Évoquant son ex-femme, il dira: «Elle avait la vitalité des mammifères et moi j'étais un reptile à sang-froid.»

Son fils de vingt ans lui semble aussi être d'une autre espèce, créateur anglicisé de jeux vidéo. «J'étais un dinosaure et la Terre avait été percutée par la comète Internet. Le monde changeait. Le climat se dérégla. Les volcans se déchainaient et l'horizon était obscurci par des poussières toxiques. Je n'avais pas la capacité de m'adapter. J'allais devoir laisser la place aux petits mammifères.»

Invité à prononcer une conférence à Stockholm, en Suède, il

va en profiter pour recycler un vieux article consacré au point-virgule, apogée de sa «gloire» professionnelle il y a dix ans. Alors qu'au même moment se font entendre les premiers échos d'une grève étudiante qui va vite se transformer en contestation générale, René n'hésitera pas à se placer du côté des étudiants.

«La jeunesse était indestructible. Alors que les flics avaient tout fait pour la démolir et la dé-moraliser, elle répliquait avec l'humour des enfants. C'étaient mes enfants. Ils avaient l'âge de mon fils. Et j'étais si fier d'eux.»

Quatrième titre pour adultes de Biz, alias Sébastien Fréchette, membre du groupe rap Loco Locaso, depuis *Dérives* (Leméac, 2010), *La chaleur des mammifères* file d'un bout à l'autre la métaphore animalière. Et l'auteur y va à son tour d'un roman consacré au Printemps érable de 2012, qui

devient ici un facteur de brassage entre les générations et une occasion inespérée de solidarités nouvelles.

Moitié reptile, moitié dinosaure, l'existence de René — choix de prénom aussi pertinent que peu subtil — va ainsi connaître un second souffle, libérée de la gangrène cynique, bercée d'amour et d'idéalisme.

Court roman à l'écriture efficace malgré un déroulement prévisible et des passages sentencieux, *La chaleur des mammifères* reste du côté des livres qui font sourire plus que réfléchir ou bouleverser.

Collaborateur
Le Devoir

LA CHALEUR DES MAMMIFÈRES
★★★
Biz
Leméac
Montréal, 2017, 160 pages

Matthieu Simard: fuir la ville et le passé

L'auteur de *Ça sent la coupe* risque la réinvention dans *Ici, ailleurs*

DOMINIC TARDIF

Scénario classique: un couple quitte le tumulte de la ville, habité par l'espoir d'enfin goûter à la campagne à une forme de sérénité que seul l'éloignement permet. Il découvrira rapidement que l'apparente quiétude rurale camoufle ce genre de petits secrets, et autres tabous, fleurissant généreusement dans l'humus fertile de l'exiguïté.

«Nous construisons sur le terrain un abri invisible, anti-nucléaire, anti-gravité, ensemble dans un cocon de béton armé jusqu'aux dents. [...] Nous ne savons pas trop comment nous y prendre, ni pour faire un feu dans la cour ni pour commencer à être heureux», explique Marie, une des deux narrateurs d'*Ici, ailleurs*, premier livre de Matthieu Simard à paraître à l'enseigne de la maison Alto.

Avec son *chum* Simon, la citadine trimballe une mélancolique langueur, dont nous ne connaissons pas d'emblée les raisons, jusque dans une maison abandonnée, sise dans un de ces villages fantômes où tout le monde connaît trop tout le monde, et où Lyne, la serveuse du seul bar des environs, vous servira de la grosse 50, que vous en vouliez ou non.

Evidence dès les premières pages: l'écrivain a succédé, ayant beaucoup ausculté la quête amoureuse du jeune homme urbain (le roman de 2005 *Ça sent la coupe*, récemment porté au grand écran par Patrice Sauvé), se risque à une écriture du lent enlacement, en accumulant d'entrée de jeu des scènes d'une étrangeté revendiquée, pleine



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

L'auteur Matthieu Simard

de métaphores qui ne révéleront leur sens que plus tard.

Entre un épicier sur le point d'abandonner son commerce, une ancienne serveuse *sexy* moins accueillante que ses rabais ne permettent de le croire et des voisins souriant en permanence comme sur une photo Sears, Marie et Simon apparaissent comme les seuls membres de cette communauté osant encore croire que demain est un ailleurs digne d'être habité.

Ne plus souffrir

C'est bien connu: on ne fuit jamais autant un lieu qu'un passé. Mais la douleur du deuil est une opiniâtre poursuivante, surtout lorsqu'il s'agit de faire la paix avec la mort d'un enfant. En insufflant des éléments de merveilleux à sa chronique d'une tragédie intime, Matthieu Simard donne des allures de fable à ce roman qui tente de toutes ses forces de croire à la possibilité d'un nouveau départ, sans jamais tout à fait parvenir à s'en convaincre.

Peut-on se remettre de toutes les épreuves? Le garagiste Fisher, lui, pense que non. «Le monde c'est comme des shocks... Des amortisseurs... Tu peux les écraser mille fois, ils vont absorber le coup, mais à m'ment donné, y cassent. Pis quand y cassent, ça se répare pas», suggère-t-il à Marie, dans un passage encapsulant le rapport du roman entier avec la notion d'espoir.

Avec un certain courage, Matthieu Simard abandonne plusieurs de ses outils de prédilection (dont l'humour) pour se soumettre à l'exercice périlleux d'une réelle métamorphose. Il en émerge en envoutant créateur d'atmosphères anxiogènes, capable de suggérer une émotion sans l'imposer, malgré cette chute d'une violence tran-

chant inutilement avec la tendresse de son écriture.

Les personnages de ses précédents livres se sont souvent obstinés à ne pas laisser le passage du temps les changer. Les êtres à la dérive d'*Ici, ailleurs*, eux, ont beaucoup en commun avec la bourgade au cœur de laquelle ils espéraient tout oublier: ils ne rêvent de rien d'autre que d'une mémoire ne s'enracinant pas que dans la souffrance.

Collaborateur
Le Devoir

ICI, AILLEURS

★★★★
Matthieu Simard
Alto
Québec, 2017, 128 pages

HUGUES THÉORÉT
L'EXPÉDITION ALLEMANDE À L'ÎLE D'ANTICOSTI

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Gaspard LE DEVOIR	
PALMARÈS	
Du 18 au 24 septembre 2017	
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR
Romans québécois	
1	Les enfants de Mathias Denis Monette/Logiques -/1
2	Au chant des marées • Tome 1 De Québec à... France Lorrain/Guy Saint-Jean 2/2
3	Une simple histoire d'amour • Tome 2 La déroute Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean 1/7
4	L'espoir des Bergeron • Tome 3 L'héritage Michèle B. Tremblay/Les Éditions réunies 3/2
5	Les saisons de l'espérance • Tome 1 L'innocence Richard Gougeon/JCL 4/2
6	Le temps de le dire • Tome 1 Une vie bien... Michel Langlois/Hurtubise -/1
7	La chaleur des mammifères Biz/Leméac -/1
8	Les portes du couvent • Tome 2 Amours... Marjolaine Bouchard/Les Éditions réunies -/1
9	Une simple histoire d'amour • Tome 1 L'incendie Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean 8/21
10	Les chevaliers d'Antarès • Tome 7 Vent de... Anne Robillard/Wellan 5/6
Romans étrangers	
1	Une colonne de feu Ken Follett/Robert Laffont 1/2
2	Millénium • Tome 5 La fille qui rendait coup... David Lagercrantz/Actes Sud 2/3
3	La vengeance du pardon Eric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel 3/4
4	La villa rouge David Ellis / James Patterson/Archipel -/1
5	Un appartement à Paris Guillaume Musso/XO 4/27
6	Cross, cœur de cible James Patterson/Lattès 7/7
7	Au fond de l'eau Paula Hawkins/Sonatine -/1
8	Underground railroad Colson Whitehead/Albin Michel 9/4
9	Prince Lestat et l'Atlantide Anne Rice/Michel Lafon -/1
10	La dernière des Stanfield Marc Levy/Robert Laffont 8/22
Essais québécois	
1	En as-tu vraiment besoin? Pierre-Yves McSweeney/Guy Saint-Jean 1/49
2	Survivance. Histoire et mémoire du XIXe... Éric Bédard/Boréal 9/2
3	Dictionnaire critique du sexisme linguistique Collectif/Somme toute 2/4
4	La grande dérive Jean-François Cloutier/du Journal -/1
5	Les luttes fécondes Catherine Dorion/Atelier 10 3/19
6	Maternité, la face cachée du sexisme Marilynne Hamelin/Leméac -/1
7	Grammaire non sexiste de la langue française Michaël Lessard / Suzanne Zaccour/M éditeur 4/3
8	Sauvons la justice! 39 propositions pour agir Collectif/Del Busso -/1
9	Les révolutions inachevées Michel Cormier/Leméac -/1
10	Infiltrer Hugo Meunier Hugo Meunier/Lux 6/3
Essais étrangers	
1	Ça s'est passé comme ça Hillary Rodham Clinton/Fayard -/1
2	Homo deus. Une brève histoire de l'avenir Yuval Noah Harari/Albin Michel 1/3
3	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité Yuval Noah Harari/Albin Michel 2/84
4	Lettre ouverte aux animaux (et à ceux qui les... Frédéric Lenoir/Fayard 4/14
5	La vie secrète des arbres Peter Wohlleben/Multimondes 3/27
6	La machine à tuer. La guerre des drones Jeremy Scallil/Lux -/1
7	Un monde enclavé. Voyages à l'ombre des... Marcello Di Cintio/Lux -/1
8	Qu'est-ce que l'hospitalité? Joan Stavo-Debaugue/Liber -/1
9	l'écologie politique. (Édition revue et augmentée) Dimitrios I. Roussopoulos/Écosociété -/1
10	La face cachée d'Internet Rayna Stamboljyska/Larousse 8/2

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

L'équipée d'un incapable, selon Julie Mazzieri

La lauréate du Prix du Gouverneur général raconte la grotesque pingrerie d'un endeuillé

DOMINIC TARDIF

La tombe, l'embaumement, les fleurs, les porteurs, le banquet, le chauffeur, le trou à creuser : mourir, ça coûte cher. Parlez-en au père Bosco, dont la femme Suzanne vient de définitivement lever les feutres, et dont la peine semble moins tenir à la perte de sa bien-aimée qu'à celle de tous ces sous dont il devra se délester. Seule solution pour chasser de sa petite tête ses créanciers : s'envoyer un gros coup de rouge qui tache dans le nez.

Son fils, Charles, ne laisse pas, lui non plus, sa place en matière de pingrerie. Il obsèdera au sujet de ce billet de 50\$ que lui a subtilisé son paternel pendant les quelque 120 pages contenant *La Bosco*, deuxième livre de la Québécoise résidant aujourd'hui en Corse Julie Mazzieri.

Nous voici donc au cœur d'un Québec appartenant davantage à hier qu'à aujourd'hui, mais pas strictement. Un Québec sur lequel règne une glauque noirceur, que l'écrivaine lauréate du Prix du gouverneur général pour son roman *Le discours sur la tombe de l'idiote* (Corti, 2009) contemple d'un œil à la fois amusé, mythifiant et hyperréaliste. Un Québec profond et profondément englué dans l'alcool, la folie et la misère.

Mais qui était la défunte, Suzanne Bosco? Imaginez un instant une mère préférant avaler les pions de son fils, avec qui elle joue au parchési, plutôt que de faire face à l'éventualité d'une défaite (une scène d'un grotesque loufoquement tragique). «Vous voyez, c'était une femme merveilleuse, formidable, mais toute en nerfs», explique son veuf de mari. Et il lui arrivait parfois de surchauffer. Quand cela se produisait, elle allait faire un petit séjour dans cette maison [un asile], le temps de refroidir un peu.»

Grande bouffe en odorama

Désertier l'enterrement de sa femme, afin de ne pas en assumer les frais, n'est habituellement pas la marque de l'homme qui sait se tenir debout. Peu importe, c'est dans la fuite que s'enfoncent le père Bosco. En chemin vers on ne



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

La Bosco compense la minceur de son intrigue en déployant des scènes doucement métaphoriques, dont la sage Julie Mazzieri ne s'entête pas toujours à trop expliciter le sens.

sait trop où, l'éternel velléitaire ne parviendra ni à enguirlander convenablement les Perreault, qui n'ont pas rendu hommage à sa femme bien qu'elle ait été pendant des années leur domestique, ni à ne pas se pisser dessus, quand viendra le temps de se soulager dans un champ.

Chronique de l'équipée d'un incapable, *La Bosco* compense la minceur de son intrigue en déployant des scènes doucement métaphoriques, dont la sage Julie Mazzieri ne s'entête pas toujours à trop expliciter le sens. Ce texte bref, et sa subtile critique sociale, se lit néan-

moins davantage comme une nouvelle, ou comme un conte lyrique, sans morale ni chute.

La description en odorama de la très carnavalesque grande bouffe que s'offre le père à l'hôtel Grand Union incarne sans doute le mieux la déliquescence de ces personnages mal-nés. Il y a sur le comptoir «des prunes flétries et des pêches couvertes de contusions à l'endroit où s'étaient posés des doigts indécents. Une orange momifiée. Une pomme au flanc rongé par un chancre noir. Et juste au-dessus, des figues trop mûres qui avaient éclaté et dont le ventre charnu dégorgeait un exsudat ambré.»

Comment ces fruits peuvent-ils sembler aussi appétissants? Sans doute grâce à la langue attentive et chatoyante de Julie Mazzieri. Et c'est avec une tout aussi étonnante tendresse pour les Bosco que nous abandonnerons cette famille pour tant pas spécialement attachante à son sommeil.

Collaborateur
Le Devoir

LA BOSCO

★★★

Julie Mazzieri

Héliotrope

Montréal, 2017, 128 pages

Saisir la fin du monde

Don DeLillo livre une introspection sombre sur les angoisses originelles de l'humanité

FABIEN DEGLISE

À quoi sert la vie si la mort n'arrive pas à la fin? Voilà en substance la question que pose une énième fois le romancier américain Don DeLillo dans *Zero K* (Actes Sud), récit d'une introspection bien sombre sur fond de transhumanisme et de corps cryogénisés. S'y croisent les marottes habituelles de ce grand des lettres américaines : l'aliénation, la violence de l'être, l'angoisse de la mort, sa fascination pour les langues, dans un tout qui convoque par moments des images des films de Wim Wenders, mais dont la lourdeur et la redondance finit toutefois par assommer.

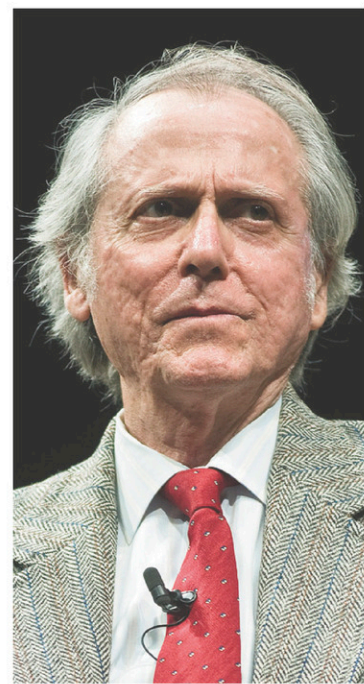
Tout est sinistre dans ce voyage vers la fin du monde auquel invite Don DeLillo, en passant par le face à face entre un père et son fils dans les installations secrètes de l'entreprise Zero K, un centre de recherche en cryogénération des corps. Ross Lockhart est le propriétaire des lieux. Riche. Capitaliste. Vendu à la technologie. Il est là pour faire devancer la mort à sa jeune épouse,

Artis Martineau, atteinte d'une maladie incurable, dans l'espoir de mieux lui faire rattraper la vie — et qui sait, l'éternité — quelques années plus tard. Il pense l'accompagner pour ne pas avoir à subir le vide laissé par ce départ, et appel à témoin Jeffrey, son fils unique, dans cette danse avec la mort qui très vite devient une réflexion sur la course à la vie.

Nature sauvage

«Les gens qui séjournent un certain temps ici finissent par découvrir qui ils sont, explique un homme, sans doute sur le départ, croisé par Jeffrey dans un jardin. Non pas en consultant autrui mais par l'introspection, la révélation de soi. Une étendue de terre perdue, l'étourdissante sensation de la nature sauvage.»

Et c'est justement dans cette nature sauvage que se perd Don DeLillo, en laissant toute l'épaisseur de son questionnement métaphysique envelopper un texte où le pessimisme domine et où la pérennité et le renouvellement de soi passe forcément par une rupture avec un présent subit qui n'a rien à offrir de bon, si ce n'est



TIMOTHY HIATT AFP / GETTY IMAGES
L'écrivain Don DeLillo

la possibilité de mourir.

La pesanteur est constante, y compris dans la deuxième partie de ce récit dans lequel Jeffrey, marqué par son passage dans les couloirs de Zero K, tente de renouer avec la joie de vivre dans la banalité d'un quotidien et d'une relation ordinaire. En vain. La quête de renaissance plaçant forcément l'humain «à l'extérieur de la narration que nous appelons l'Histoire».

Les romans de Don DeLillo ont toujours eu des relents prosopéiques. *Joueurs*, publié en 1977, préfigurait les attentats du World Trade Center, son *Cosmopolis* en 2003 racontait la crise financière qui s'est jouée quelques années plus tard. Ce statut d'oracle, le principal intéressé le réfute régulièrement, prétextant être plus sensible aux choses qui l'entourent plutôt que prophète en ses pays imaginaires. Et, en sortant de son *Zero K* et de sa dystopie dépressive, le romancier ne laisse qu'une seule envie : celle, cette fois-ci, de lui donner raison.

Le Devoir

ZERO K

★★★

Don DeLillo

Traduit de l'anglais (américain) par Francis Kerline

Actes Sud

Paris, 2017, 298 pages

NOIRE

SUITE DE LA PAGE F 1

passant par Annie Dillard, ses influences viennent de toutes les directions, même si le roman n'est pas le genre qu'il pratique le plus. Le gigantesque 2666 du Chilien Roberto Bolaño, aperçu dans la bibliothèque de son bureau, a été le cautionnement moral de ce projet. «Au sens de : vas-y, lance-toi dans un projet de fou, admet-il. Bolaño était un écrivain immense et 2666 est sa cathédrale. L'idée de créer un roman aussi volumineux autour d'une figure absente, elle vient de lui.»

La bêtise gagne du terrain

Solitude, fatigue, dépendances de toutes sortes, l'écrivain semble dresser depuis son premier roman une sorte d'inventaire du malheur de ses contemporains. À travers tous ces corps obligés de vivre ensemble, il cherche en quelque sorte à résumer l'humanité. La morale, il la laisse aux lecteurs.

«Il y a peu de moments de bonheur dans ces livres-là, c'est vrai, reconnaît-il. J'en vois peu dans la vie des gens, même si dans la mienne j'en ai tout plein. Je dois être une sorte de privilégié hors-norme. Je viens de vivre l'année la plus difficile de ma vie et je suis encore capable de rire aux éclats. J'ai ce besoin en moi.» Mais il fait remarquer du même souffle que l'on vit dans l'une des sociétés les plus médicamenteuses au monde, bourrant nos enfants de cocktails de pilules quand ils ne correspon-

dent pas à des normes arbitraires. La notion de citoyen n'existe presque plus, les étudiants à l'université sont devenus des clients. La bêtise gagne de plus en plus de terrain.

«Je ne vois pas beaucoup de beauté, de joie et d'allégresse. Et à partir du moment où on prend conscience qu'il n'y a pas nous et la nature, mais juste de la nature et qu'on en fait partie, on se rend compte à quel point ça va très mal. Je ne crois pas qu'on est dans une période magnifique de l'humanité. On est au contraire au début d'un déclin massif, dangereux, dont tous les signes annonciateurs n'arrêtent pas de se manifester. On croit avoir des problèmes aujourd'hui avec l'immigration, mais le jour où on va se retrouver avec des millions de réfugiés climatiques, que va-t-on faire?»

En attendant, Jean-Simon DesRochers a plus que jamais envie de jouer avec la littérature. «Je n'ai surtout pas envie de devenir une caricature de ce que j'ai su bien faire à un moment donné. Pour moi, ça serait l'équivalent d'être mort avant le temps.» Ça serait surtout éthiquement contraire à la fonction qu'il occupe : professeur de recherche et de création. «Parce qu'il n'y a pas de création sans recherche.»

Collaborateur
Le Devoir

L'ANNÉE NOIRE, VOL. 2 «LES CERTITUDES»

Jean-Simon DesRochers

Les Herbes rouges

Montréal, 2017, 504 pages

ÉPOQUE

SUITE DE LA PAGE F 1

s'inquiéter surtout. «J'ai peur au quotidien pour eux.» Peur qu'ils soient dans les mauvais bus, peur qu'ils se retrouvent face à un camion fou...

Peur des attaques au gaz aussi : «On est dans un monde où le dictateur coréen a réussi à miniaturiser la bombe atomique. Donc, ça veut dire qu'elle est transportable... Je suis un peu désolée d'avoir balancé mes enfants dans ce monde-là. Je ne regretterai jamais d'avoir des enfants, mais je suis désolée pour eux.»

Notre vie dans les forêts montre des super-riches qui ont tous les pouvoirs, qui jouissent de tous les privilèges, dont celui de la jeunesse quasi éternelle garantie par le clonage de masse.

«L'extrême enrichissement de beaucoup de gens et l'appauvrissement de beaucoup, cette énorme injustice sociale était quand même moins vécue dans le monde où moi je suis née, avance Marie Darrieussecq. Là, on ne peut même plus parler de classes sociales.»

Dans son roman, il est dit que les 1% de super-riches possèdent 99% de la richesse du monde. Ce qui déclenche la fureur de la population. «Le monde est en train de se déséquilibrer de façon culbutante. Et c'est extrêmement dangereux», insiste l'écrivaine.

Elle a imaginé une situation où la très petite minorité riche a accès à des clones

« Le monde est en train de se déséquilibrer de façon culbutante. Et c'est extrêmement dangereux. »

Marie Darrieussecq

en permanence, sortes de doubles asservis que l'on maintient dans un état comateux et sur lesquels on peut prélever des organes de remplacement. Question de prolonger sa vie.

À la base de son nouveau roman, il y a une courte nouvelle qu'elle a écrite en 1996 à la demande de Philippe Sollers pour la revue *L'Infini*. L'histoire d'une femme qui se rend tous les jours au chevet de son double endormi, dont on comprend que c'est un clone. «Cette nouvelle m'est revenue en tête avec force et je trouvais qu'elle parlait d'aujourd'hui», explique Marie Darrieussecq.

Quand je me sens fatiguée le soir : c'est le titre de cette nouvelle matricielle, rédigée dans la foulée de *Truismes*, premier roman de l'auteure, écoulé à plus d'un million d'exemplaires et traduit dans une trentaine de langues.

Dans *Truismes*, une jeune femme se métamorphosait en truie. Tout comme l'héroïne de *Notre vie dans les forêts*, elle se racontait dans l'urgence. Et elle tournait elle aussi le dos au monde en se réfugiant... dans la forêt.

Marie Darrieussecq estime que le monde cauchemar-

desque qu'elle décrivait avec ironie il y a 21 ans dans *Truismes*, où on assistait notamment au renvoi de migrants par avions nolisés, est presque pire aujourd'hui. «Ça s'est aggravé par rapport à ce que je voyais en 1996. Il y avait déjà beaucoup d'histoires de migrants qui se noyaient, mais on en parlait beaucoup moins.»

Note d'espoir

La seule chose à ses yeux qui s'est améliorée depuis une vingtaine d'années, outre les avancées technologiques qui permettent d'avoir accès au bout des doigts à des quantités phénoménales d'informations, c'est la situation des femmes. «Je trouve que le grand progrès dans l'humanité, c'est pour les femmes. C'est mieux aujourd'hui qu'en 1996, et c'était mieux en 1996 qu'en 1969, mieux en 1969 qu'en 1938, etc.»

Bien sûr, elle déplore le fait que les salaires sont toujours inégaux. Et se désole de voir que «la religion nous emmerde plus qu'avant». Mais cette grande voyageuse se félicite de constater que les femmes meurent moins lors de l'accouchement dans le monde et que les conditions d'hygiène se

sont améliorées. Elle salue aussi les femmes qui, dans les pays du Maghreb, «se battent, mine de rien, pour leurs droits et ont plus de voix qu'avant, entre autres grâce à Internet».

L'auteure d'*Il faut beaucoup aimer les hommes*, prix Médicis 2013, se réjouit aussi de voir que le harcèlement dans la rue, s'il existe toujours, porte désormais un nom. «Moi, on ne me harcèle plus dans la rue, lance-t-elle dans un rire. Mais quand j'avais 20 ans, poursuivit-elle, à Paris, c'était l'enfer. Et il n'y avait pas de nom pour ça. Et on ne savait pas comment se plaindre. De toute façon, la plainte elle-même n'existait pas : ce n'était pas un délit. Ça va beaucoup mieux aujourd'hui, au sens où on a donné forme à cette agression permanente, on ne la nie plus, on ne la minimise plus.»

Grand soulagement pour Marie Darrieussecq. «Mes filles ne vivent pas dans la même ville que moi à leur âge», se félicite-t-elle. Tout n'est peut-être pas si noir, finalement, dans le monde que sa génération légue à la génération qui suit...

Collaboratrice
Le Devoir

NOTRE VIE DANS LES FORÊTS

Marie Darrieussecq

POL

Paris, 2017, 192 pages

L'auteure sera présente

au Salon du livre de Montréal

en novembre prochain.

LIVRES

Les derniers seront les premiers

LOUIS
HAMELIN

À quelle levée de boucliers, à quelles accusations de racisme colonial, de déformation historique et d'apologie d'une culture génocidaire aurait droit, aujourd'hui, un roman comme *Le dernier des Mohicans* (Gallmeister, 2017, traduit par François Happe) s'il n'avait pas la bonne excuse d'avoir paru il y a près de deux siècles? On frémirait juste d'y penser. Son auteur, James Fenimore Cooper, issu d'une bonne famille blanche émigrée d'Angleterre en 1679, ne pouvait même pas arguer, pour sa défense, de quelques onces de sang indien, comme un Joseph Boyden sommé naguère de produire sa généalogie autochtone pour avoir prêté vie à des Iroquois du XVII^e siècle sans demander la permission.

Et s'il paraît s'être raisonnablement documenté, auprès, entre autres, du missionnaire Heckewelder dont les écrits faisaient alors autorité sur les Indiens Delaware, ou Lenape — autrement dit les Mohicans —, nous n'avons aucune raison de croire que Cooper a pris la précaution d'aller consulter quelque vieux sage tribal dans le genre de son personnage Tamemund afin d'équilibrer sa

vision de l'histoire. Oh que non. Car la vision de l'histoire bien sanguinolente dans laquelle baigne *Le dernier des Mohicans* est tout entière soumise aux impératifs coloniaux des empires belligérants de la guerre de Sept Ans.

Les Anglais, et spécialement ceux nés sur le continent, futurs Américains, y sont les Bons, alliant courage et sens de l'honneur. Et même lorsqu'ils ne peuvent se réclamer de vieille souche écossaise, tel le commandant du fort William Henry, ils sont des suprémacistes blancs avant la lettre, du genre à priser l'homogénéité génétique. C'est ainsi que le fameux Natty Bumppo, alias Œil-de-Faucon, qui est un coureur des bois aussi rusé et habile que le plus sauvage des Sauvages, insistera à plusieurs reprises, dans le roman, sur ce qui le distingue ultimement de la masse des Indiens, amis comme ennemis: son rang «d'homme blanc au sang pur».

Les Français, eux, ne sont pas les Méchants — ce rôle étant dévolu aux Hurons, Iroquois, Mingos et autres Maquas —, ils seraient plutôt quelque chose comme les

moins-bons-que-les-Bons. Disons les Pas-Bons. On ne saurait, en effet, présenter des manières aussi exquises et un esprit aussi *fair-play* que le chevaleresque marquis de Montcalm et compter parmi les ennemis de la civilisation. Ce que Cooper, se faisant en cela le porte-voix du tribunal de la postérité, reproche au général français, dans l'épisode qui se trouve au cœur du roman et est passé à l'histoire sous le nom de «massacre du fort William Henry», est donc, au fond, de l'ordre de la simple défaillance: Montcalm et ses officiers, une fois obtenue la reddition des messieurs anglais, n'auront pas su brider la férocité naturelle des éléments amérindiens opérant sous leurs ordres. «[...] les milliers de personnes qui savent que Montcalm est mort en héros sur les plaines d'Abraham ne devraient pas ignorer combien il

L'occasion de revisiter l'aventure coloniale française sur le continent américain est un des bénéfices associés à la réédition du Dernier des Mohicans

lui a manqué ce courage moral sans lequel il ne saurait être de véritable grandeur.»

À côté des Bons et des Pas-Bons, il y a donc les Indiens. Certains bons, car luttant du bord des Bons, mais ils sont plutôt rares et, en fait, leur

peuple est déjà pratiquement exterminé, ce qui est assez commode. Et puis, il y a tous les autres, fourbes, cruels, assoiffés de sang et de scalps et, ce qui n'arrange rien, se battant du côté des Français.

Aux sources de l'Hudson comme à la Little Big Horn, tomber vivant aux mains des Indiens fut toujours la hantise du Visage-Pâle. Custer et son «dernier carré» formé de cavaliers démontés préfèrent se tirer une balle dans la tête. Raffiné tant qu'on voudra, Montcalm (celui du roman en tout cas) paraît bien conscient de l'avantage psychologique que représente cette terreur viscérale engendrée par la seule réputation des guerriers rouges. «Je serais désolé de voir cette résistance prolongée de telle manière, lance-t-il à l'émissaire des assiégés, qu'elle finisse par irriter mes amis Peaux-Rouges ici présents. [...] J'ai toutes les peines, déjà maintenant, à faire en sorte qu'ils respectent les usages de la guerre.»

Revisiter l'histoire

L'occasion de revisiter cet épisode aussi peu glorieux que méconnu de l'aventure coloniale française sur le continent américain est un des bénéfices associés à cette réédition de l'ouvrage le plus connu d'un pionnier (si ce n'est même le fondateur) d'une grande littérature. Pour le reste, au-delà du caractère rétrospectivement suspect



WIKIMEDIA COMMONS
James Fenimore Cooper, écrivain photographié par Mathew Brady

de toute l'entreprise pour cause d'impérialisme historico-culturel, il ne manque pas de bonnes raisons pour éviter de lire (ou de relire) ce livre: sa prose ampoulée, ronflante d'adjectifs, ses dialogues d'un académisme surréaliste, son accumulation pléthorique de péripéties feuilletonnesques...

Mais pour peu qu'on oublie le procès en violation d'authenticité ethnique que ne manqueraient pas (et ne manqueraient

pas) de lui faire les petits amis Facebook qui se soucient du passage des siècles comme d'une guigne, il est possible d'adresser au chef-d'œuvre de Cooper un reproche nettement mieux fondé: son inexactitude historique.

Dans une préface ajoutée en 1831, l'auteur, y allant d'un louable effort d'ethnographie, place les Six Nations — que les Français appellent alors Iroquois et que Cooper désigne sous les noms de Mengwes, Maquas ou Mingos (les deux derniers étant péjoratifs) — dans le camp des Français pendant la guerre de Sept Ans. Or, une recherche certes rapide et superficielle sur l'état, au milieu du dix-huitième, de l'alliance franco-indienne où Frontenac avait puisé environ le quart de ses troupes permet d'identifier les Abénaquis, les Ottawa, les Menominees, les Winnebagos, les Mississaugas, les Illinois, les Sioux, les Hurons-Peton (sic) et les Potawatomis. Cooper donne parfois l'impression de confondre Hurons et Iroquois, les seconds n'ayant jamais, on le sait, été les alliés des Français.

En pillant les sépultures de fort William et en rachevant les blessés, certains Indiens des troupes de choc de Frontenac auraient, paraît-il, contracté la variole qui décimait les soldats anglais. Ah, les *goddam*... Génocidaires jusque dans la mort?

Lire la société avec Josée Boileau

L'ancienne rédactrice en chef du *Devoir* plonge dans ses archives

DOMINIC TARDIF

L'éditorial, exercice anachronique? Oui, affirmeront les tenants d'un monde médiatique où les idées ne s'exprimeraient qu'en une série de coups de gueule et d'effets de style visant à générer des réactions sur les réseaux sociaux et à moissonner les clics sur le Web, nouvelle obsession de bien des salles de nouvelles.

Editorialiste et responsable de la page Idées du *Devoir* de 2003 à 2007, puis rédactrice en chef de 2009 à janvier 2016, Josée Boileau aura incarné cette résistance face au rouleau compresseur du prêt-à-penser, au cœur d'une époque où la nuance est souvent réduite à une ridicule coquette. Prendre position exige rigueur et sensibilité, note-t-elle en conclusion d'*Avec le recul*, recueil regroupant une cinquantaine de ses éditoriaux. Ce geste grave exige aussi une capacité à arracher à la frénésie de l'actualité des espaces de lenteur, sans laquelle une réflexion ne peut réellement prospérer.

Complaisant gaspillage de papier, que de la réédition d'articles du genre, par définition périssables? La crainte était légitime, mais s'évapore rapidement grâce aux très substantiels textes de synthèse — le grand intérêt de ce livre — dont la journaliste ponctue son regard dans le rétroviseur. Plongée dans ses archives, et donc dans celle de notre vie collective des deux dernières décennies, elle relève les atterrissements nombreux du politique, défend ses marottes et dédouane la dureté de certaines de ses opinions. Elle rappelle surtout que la route cahoteuse du progrès impose à une société une limite de vitesse qu'il faut savoir respecter, au risque de se décourager.

L'importance de la lecture

Divisé en six grands thèmes — l'éducation, la mémoire et le territoire, les questions de politique, les gens, la laïcité, les femmes —, *Avec le recul* s'ouvre par un fervent plaidoyer de Josée Boileau pour la lecture et sa promotion, une des pierres d'assise de sa pensée. Comment espérer que

des citoyens apprennent à lire la société s'ils ne mettent jamais le nez dans un livre?

Capable de sarcasme et d'humour, celle qui collabore aujourd'hui au *Journal de Montréal* et à *Châtelaine* demande en 2005 dans «La sous-télévision»: «Combien de fois Normand Brathwaite devra-t-il encore se confesser avant qu'on ne sache tout de sa vie?» Jamais descendante envers ce précieux vecteur culturel, la téléphage rêve d'un petit écran certes divertissant, mais capable de fournir à ses spectateurs des outils de compréhension du monde.

Deux textes au ton plus personnel écrits sur les cendres de la tragédie ferroviaire de Lac-Mégantic, ville où sa famille creuse des racines, révèle la véterante dans toute sa sensibilité. «Avec tous les autres deuils, c'est donc aussi celui d'une ville sans histoires, où rien ne se passe si ce n'est la vie, qu'il faudra apprendre à faire», observe la Montréalaise, très attentive à l'identité propre de chacune des régions de la province, trop souvent assimilées à un vaste ensemble indistinct à travers l'œil

médiatique métropolitain.

«Mourir n'est donc pas pour demain», insistait Josée Boileau dans son ultime éditorial, au sujet de ce quotidien qu'elle aura tant aimé, «un des points d'ancrage du Québec». Espérons qu'un long avenir attend aussi tous ceux qui, comme elle, préfèrent passer pour anachroniques que de baisser les bras face à l'injustice, l'obscurantisme, le marché triomphant de tout et autres ennemis d'une vie démocratique digne de ce nom.

Collaborateur
Le Devoir

AVEC LE RECUL
ÉDITORIAUX (2003-2016)
ET REGARDS D'AUJOURD'HUI
★★★1/2
Josée Boileau
Éditions Somme toute
Montréal, 2017, 320 pages



PEDRO RUIZ LE DEVOIR
«Mourir n'est donc pas pour demain», insistait Josée Boileau dans son ultime éditorial dans les pages du *Devoir*.

Réflexion sur les fondements du fédéralisme canadien

LES DÉFIS
DU PLURALISME
À L'ÈRE
DES SOCIÉTÉS
COMPLEXES

Félix Mathieu

LES DÉFIS DU PLURALISME
À L'ÈRE DES SOCIÉTÉS
COMPLEXES

Félix Mathieu

Collection POLITEIA

2017 | 978-2-7605-4772-8

3500\$ PAPIER

Plus de
1 500 livres
à feuilleter

PUQ.CA

Presses
de l'Université
du Québec

On a tous besoin de savoir
POUR AGIR

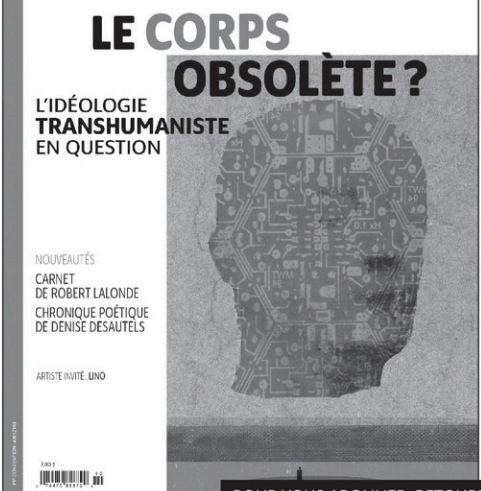
NOUVEAU
Relations

NUMÉRO 792 OCTOBRE 2017

Le transhumanisme, qui prône l'augmentation de nos capacités physiques et mentales et l'amélioration de l'espèce humaine par le biais des technosciences, étend son influence avec l'appui de grandes multinationales. Il est urgent de réfléchir sur cette idéologie et ses conséquences inquiétantes pour la vie et la société.

Avec la collaboration de: Miguel Benasayag, Gilles Bibeau, Jean-Claude Guillebaud, Céline Lafontaine, Nicolas Le Dévédec, Sylvie Martin, Louise Vandelay.

NOUVEAUTÉ:
la chronique poétique de Denise Desautels et le Carnet de Robert Lalonde.



POUR QUI VEUT
UNE SOCIÉTÉ JUSTE

ARTISTE INVITÉ
LinoSOMMAIRE ET
ABONNEMENT:
revuerelations.qc.ca

POUR VOUS ABONNER, RETOURNEZ CE COUPON
AVEC VOTRE PAIEMENT À: SODEP (revue Relations)
C.P. 160, succ. Place d'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3E9

L'ABONNEMENT DONNE ACCÈS AUX
ARCHIVES DES 3 DERNIÈRES ANNÉES
SUR LE SITE <REVUERELATIONS.QC.CA>

COCHEZ:

VERSION IMPRIMÉE ET

VERSION NUMÉRIQUE (PDF)

 1 an (6 numéros) 40 \$ 2 ans (12 numéros) 70 \$ 1 an, étudiant/ou membre

d'association partenaire* 25 \$

 1 an, à l'étranger 55 \$ 1 an, de soutien 100 \$

VERSION NUMÉRIQUE (PDF) SEULEMENT

 1 an 30 \$ 1 an, étudiant/ou membre

d'association partenaire* 20 \$

Taxes incluses, sauf abonnement à l'étranger

* Sur justificatif

JE M'ABONNE À RELATIONS:

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE (_____) _____

COURRIEL _____

(OBLIGATOIRE)

COCHEZ SVP SI VOUS ACCEPTEZ DE RECEVOIR NOS INFOLETTRES

TPS: R19003952 TVQ: 1006003784

JE PAIE PAR CHÈQUE À: LA SODEP (RELATIONS) OU PAR CARTE DE CRÉDIT

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____

SIGNATURE _____

Paré à tout

LOUIS CORNELLIER



Serait-ce que je vieillis? Il m'arrive souvent, en tout cas, de me sentir plus proche des plus vieux que des plus jeunes. En chanson, les Rivard, Séguin, Dufresne et Vigneault me semblent supérieurs aux jeunes loups. En journalisme, Foglia et les regrettés Bourgault et Courtemanche me manquent. Dans le débat d'idées, je trouve plus de justesse et de sagesse chez Bernard Émond et Guy Rocher que chez les nouveaux penseurs. En littérature, j'attends avec plus d'impatience le prochain essai d'André Major ou de Jean Larose que celui d'un jeune écrivain à la mode. Pourtant, à 48 ans, je ne suis pas si vieux que ça, je fréquente la jeunesse cébécoise au quotidien et je reconnais fréquemment la valeur des œuvres des jeunes créateurs. Il n'empêche que, le plus souvent, je trouve les vieux meilleurs.

Cette prise de conscience m'a saisi en lisant *Pièces d'identité* (Leméac), de Jean Paré. Je n'ai jamais été un admirateur de ce journaliste qui a fondé et dirigé *L'actualité* pendant des décennies. Je le trouvais trop à droite et trop autoritaire dans sa façon d'exprimer ses idées. Or, voilà qu'à la lecture de ce gros carnet de presque 400 pages présenté par l'auteur comme un «banc d'essais», je me surprends à me trouver en terrain agréable. Qui a changé? Paré ou moi?

L'avantage de l'âge

Le phénomène s'explique. Dans ce livre qui est une sorte de journal combinant des considérations autobiographiques et des réflexions sur quelques grands sujets (nature, culture, littérature, philosophie, musique, langue française, médias, religion et mort), Paré met de côté ses opinions sur la politique et sur l'économie. C'est une occasion de friction de moins entre nous.

Il y a plus. Le journaliste est aujourd'hui âgé de 82 ans. Or, l'avantage de l'âge, chez les gens d'esprit, c'est la culture, la liberté de pensée et la capacité qui s'ensuit de distinguer l'essentiel de l'accessoire. Rendu à un âge certain, on a eu le temps de lire et on n'a plus de position sociale à défendre, alors on peut y aller souverainement, sans faux-semblants, sans souci stratégique. C'est le cas, ici, de Jean Paré, avec pour résultat que ses *Pièces d'identité* ont un saisissant caractère de vérité.

Mécréant convaincu que «la laïcité est une nécessité absolue», Paré, même s'il est sans merci pour le cléricisme québécois d'avant la Révolution tranquille, qu'il dénonce sans nuance, se défend d'être antireligieux. «Incroquant, écrit-il, je ne suis pas militant, sinon contre le cléricisme.» S'il croit en quelque chose, malgré un scepticisme foncier, c'est au potentiel réflexif de la culture et à la richesse de la nature, qu'on ne sauvera pas avec des sermons écomoralisateurs, lance-t-il, mais en l'aimant, donc en la connaissant.

Le refus du relativisme

Paré n'est pas tendre envers le collège classique, qu'il a fréquenté. Il en parle comme d'un lieu où régnait le vide intellectuel et où la seule philosophie proposée était une «prodigieuse logomachie». Malgré tout, l'étudiant frustré est devenu un lecteur boulimique des classiques dont on l'a alors privé et un libre penseur, qui s'amuse aujourd'hui à critiquer féroce, à la manière de Jean-François Revel, tant la philosophie thomiste que l'œuvre de Sartre. Si les collègues classiques étaient aussi nuls que Paré le dit, comment expliquer cet élan intellectuel que le journaliste partage avec bien des penseurs de sa génération et que l'école actuelle peine à transmettre?

Amateur de grande musique — sur une île déserte, il apporterait l'œuvre de Beethoven —, sur laquelle il réfléchit avec éloquence, Paré se scandalise du relativisme culturel, de l'idéologie du «tout se vaut», qui règne à l'école et dans les médias. Il se livre d'ailleurs à une solide charge contre ces derniers. Les médias de l'image, déplore-t-il en s'inspirant de Marshall McLuhan, dont il fut le traducteur, ont transformé le citoyen en consommateur et ont fait «taire l'intelligence culturelle».

Quand il parle de l'avenir du français au Québec, Paré semble dépassé. Il n'y a plus, contrairement à ce qu'il semble croire, de partisans sérieux d'une langue québécoise radicalement distincte du français, et l'idée que la qualité d'une langue assure sa survie est contredite par la réalité linguistique. L'anglais ne s'impose pas aux États-Unis parce que les Américains sont des locuteurs exemplaires. Aussi, ce n'est pas seulement en parlant et en écrivant bien le français que les Québécois le protégeront, mais en l'imposant dans tous les domaines de la société.

Qu'importe. On n'aimera pas ce livre dans le détail, pour ceci ou pour cela. On l'aimera en général, pour sa profondeur culturelle et pour sa sagesse vivante, donc imparfaite, mais libre.

Un autonomiste trop conciliant

La vaine stratégie anticoloniale de Denis-Benjamin Viger au XIX^e siècle canadien

MICHEL LAPIERRE

À l'heure où l'Espagne tente d'empêcher la Catalogne de se prononcer sur son avenir, la confiance qu'un homme politique d'ici, Denis-Benjamin Viger, mit en 1849 dans la sagesse d'une autre puissance hégémonique, l'Angleterre, fait sourire. Il pensa que l'«indépendance complète» d'une colonie de celle-ci, comme le futur Québec, «serait fondée sur leur avantage réciproque». L'historien Martin Lavallée décrit le rêve cohérent de l'utopiste.

Il consacre à Denis-Benjamin Viger (1774-1861), journaliste né à Montréal et formé en droit, un essai au sous-titre explicite: *Un patriote face au Canada-Uni*. Patriote plus modéré que son cousin Louis-Joseph Papineau, Viger n'en est pas moins emprisonné de 1838 à 1840 pour avoir soutenu des journaux jugés séditionnels. Après avoir siégé à l'Assemblée législative du Bas-Canada, il sera député, dès 1841, à celle du Canada-Uni, après l'Union du Bas-Canada (futur Québec) et du Haut-Canada (futur Ontario).

Toujours opposé à la domination britannique, il estime que l'Union, décrétée par Londres en 1840, menacerait la survie de la nation de langue française à laquelle il appartient, car la croissance rapide du Haut-Canada par une immigration anglophone mènerait à une minorisation irrémédiable du futur Québec dans un grand pays anglo-saxon. Malgré cette menace imminente, il n'ose, à la différence de Papineau, voir dans le rejet de la monarchie britannique la clé du problème.

Lavallée explique, avec érudition et clarté, que Viger, héritier de son père Denis Viger et de son beau-père Pierre Forestier, devient l'un des plus importants propriétaires fonciers de l'île de Montréal, en plus de recevoir avec sa femme la seigneurie de l'île Bizard. On comprend que l'homme, comblé par les sources les plus traditionnelles de la fortune, ait choisi comme maître à penser des conservateurs: l'Irlandais Edmund Burke et le Savoyard Joseph de Maistre.

Comme Lavallée le souligne, Viger tempère son penchant conservateur en suivant Félix de Lamennais, libéral politico-religieux français,

«**Contrairement à son cousin Louis-Joseph Papineau, Viger ne possède pas les qualités d'un chef politique capable de rallier le peuple derrière lui**»

Extrait de *Denis-Benjamin Viger. Un patriote face au Canada-Uni*

mais se refuse à devenir républicain et panaméricain à l'exemple de Papineau. Si son rejet de la domination britannique est moins radical que celui de son célèbre cousin, il s'oppose à Louis-Hippolyte La Fontaine qui accepte l'Union en misant sur l'alliance avec les réformistes du futur Ontario. Il le fait pour sauver l'autonomie de ce qui deviendra le Québec.

Viger déconcerte les progressistes lorsqu'il accepte du gouverneur en chef Metcalfe le poste de coprésident du Conseil exécutif du Canada-Uni avec le conservateur W. H. Draper. Mais, pas plus que celle de La Fontaine, sa stratégie ne rendra les anglophones sensibles aux aspirations du Canada français. Lavallée a raison de voir dans cet échec le refus d'envisager une rupture complète avec la Grande-Bretagne. La liberté ne s'accorde pas avec les demi-mesures.

Collaborateur
Le Devoir

DENIS-BENJAMIN VIGER
UN PATRIOTE FACE AU CANADA-UNI
★★★1/2
Martin Lavallée
VLB
Montréal, 2017, 200 pages



BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA
Le portrait (détail) daté de 1832 du journaliste montréalais Denis-Benjamin Viger

Le vain combat des idéaux

L'ancien correspondant de Radio-Canada Michel Cormier signe l'essai *Les révolutions inachevées*

SARAH R. CHAMPAGNE

L'Histoire est faite de grands événements, de petites choses et d'espoirs déçus. Le patron de l'information de Radio-Canada, Michel Cormier, renfile sa veste (et souvent son gilet pare-balles) de correspondant à l'étranger pour raconter les déroutes des puissances internationales depuis septembre 2001. Son plus récent livre, *Les révolutions inachevées*, rassemble des épisodes marquants de la première décennie du nouveau millénaire, surtout au Moyen-Orient.

Grâce à un vieil hélicoptère soviétique, il débarque d'abord en Afghanistan, «un pays malchanceux», en 2001, deux semaines après les attentats sur les tours jumelles à New York. La villa qui abrite son équipe au nord de Kaboul porte encore les traces de fumée de l'explosion kamikaze qui a emporté Massoud. Le célèbre commandant y a été assassiné deux jours avant le 11-Septembre après avoir échappé à la mort durant plus de deux décennies, en combattant d'abord les Soviétiques, puis les talibans. Le Lion du Panshir a été vaincu, mais les étrangers vivent une forme d'euphorie de la «libération» qui s'annonce déjà.

Une «libération» qui se mue rapidement en «invasion» dans le cœur et la tête de beaucoup d'Afghans. Le correspondant retourne à Kaboul en 2003, cette fois pour documenter la mission des Forces canadiennes. Il y expose avec justesse l'équivoque irréparable de cette guerre menée au nom de grands principes. Quand l'explosion d'une mine tue deux Canadiens à bord d'un Jeep, cette contradiction se lit lugubrement sur le visage des autres soldats. Mais ne sont-ils pas venus faire la guerre? «De ce point de vue, le désarroi des militaires canadiens devant la mort de deux de leurs camarades s'expliquait. Ils faisaient partie d'une mission de maintien de la paix. Il était par conséquent illégitime et immoral pour quiconque de mettre en cause leur mission, et a fortiori de les attaquer.»

Ses séjours en Afghanistan seront aussi l'occasion d'une entrevue avec le président Hamid Karzaï, décrit comme un «fonctionnaire» de la résistance, tourné moudjahid (combattant) à temps pour faire de lui un leader légitime. Rencontre au sommet qu'il réitère en 2007 au Pakistan, avec Benazir Bhutto. Une entrevue-présage où elle donne l'impression «de savoir que la mort finirait par la rattraper et qu'elle acceptait cette réalité», une fatalité qui s'abat en effet sur elle à peine deux mois plus tard.

Réalisation démocratique

M. Cormier y a visiblement cru lui aussi, à l'imposition de la démocratie, à la fin de l'histoire comme l'annonçait le politologue Francis Fukuyama. La guerre froide derrière, la victoire idéologique des principes du bloc de l'Ouest devait être totale, au point où la démocratie libérale



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Le patron de l'information à Radio-Canada, Michel Cormier, photographié ici en mai 2014

ne serait pas seulement un horizon indépassable, mais une réalisation effective.

Mais voilà, «le communisme était peut-être mort, mais la religion était de retour». Juguler le «nouveau terrorisme» afin de remettre le monde dans l'axe démocratique n'était qu'une illusion. Le journaliste tire ses conclusions aussi tardivement que nos dirigeants.

Funérailles de Yasser Arafat, déconfiture de Jacques Chirac au référendum sur la Constitution européenne, manifestations des «chemises rouges» à Bangkok; les échecs historiques et les taches de sang s'accumulent au fil des pages. Les émeutes des banlieues françaises aussi, qui démarrent le 27 octobre 2005 à Clichy-sous-Bois. Cette fois, le dérapage verbal est délibéré et opéré par le président français, Nicolas Sarkozy, qui promet à une dame du quartier de la débarrasser de «cette bande de racailles». Une insulte que les émeutiers et manifestants refusent d'endosser.

La colle entre les morceaux du casse-tête est ici moins évidente, bien qu'une section pertinente. Michel Cormier poursuit son travail de correspondant en voulant relier l'ailleurs au public québécois. L'on doit cependant tendre

l'oreille par moments pour entendre ce qu'il a à nous suggérer, ce qu'il brûle de dire en plus de raconter.

La forme se rapproche souvent davantage du grand reportage que de l'essai, la réserve journalistique ne s'étant pas complètement évanouie. Impossible de lui reprocher de manquer de matière: ses récits sont denses et précis, cousus dans une patiente toile de fond historique et géopolitique et évitent le piège de l'anecdote.

Michel Cormier est finalement rentré pour de bon afin de poursuivre une autre révolution à très petite échelle, celle de l'information à Radio-Canada dans un contexte de coupes budgétaires. Réinstallé au pays aussi, son guide et interprète afghan Shokoor Feroz, quand la révolution inachevée a fait place au seul espoir resté possible, celui d'une vie digne et un peu plus prospère... à Mississauga.

Le Devoir

LES RÉVOLUTIONS INACHEVÉES

★★★
Michel Cormier
Leméac
Montréal, 2017, 264 pages